

LE DEVOIR

Le Devoir

L'Entrevue, lundi 17 octobre 1994, p. B1

Jérôme Peignot : L'orfèvre de la lettre

«L'intelligence et la générosité doivent primer sur la machine informatique»

Baillargeon, Stéphane

Jérôme Peignot m'a grondé. Oh, si peu et pas méchamment du tout. Disons qu'il s'est contenté d'une gentille petite réprimande. Mais c'était quand même la première fois qu'un «interviewé du lundi» se permettait de me savonner...

Et pourquoi donc? Tout simplement parce que je me suis pointé au rendez-vous avec ce grand amoureux de l'écriture, détenteur d'un doctorat sur le thème de la calligraphie latine, avec... un affreux stylo à bille à trente sous. Gaffe, impair et manque. Erreur, errance et hérésie.

«Mais vous êtes à la solde de l'empire Bic, mon ami, m'a dit le monsieur. C'est pas étonnant que votre écriture soit illisible, comme vous le soulignez vous-même. Le corps a besoin de s'exprimer, de sentir ce qu'il fait. Il faut que vous retrouviez le plaisir d'écrire, la sensibilité d'écrire, et vous n'y arriverez pas avec ce filet d'encre mou que vous crache la bille.»

M. Peignot, qui est pourtant d'une gentillesse extrême, semblait d'autant plus menaçant qu'il a l'habitude de ponctuer ses phrases de larges et maladroits tourbillons des bras. C'est qu'il est myope, complètement myope, et que ses membres semblent avoir gagné en agilité ce que ses yeux ont perdu en acuité.

Mais de temps en temps, quand il arrête de gesticuler, M. Peignot se penche sur un document ou le relève jusqu'à son visage pour en scruter lentement les caractères et les symboles, comme un orfèvre devant un diamant. On l'a compris: voilà un amoureux des belles lettres. Cet homme les aime sous toutes leurs formes, l'antique calligraphie, le moderne et efficace pictogramme, le simple mais joli trait de plume. Il aime aussi, en même temps, ce que disent ces symboles, le sens des mots, le contenu des lettres.

De Gutenberg à Macintosh

M. Peignot est passé à Montréal à la fin septembre pour participer aux activités entourant l'exposition «Typomondo: la lettre dans tous ses états». Les organisateurs de l'événement l'ont invité, entre autres, pour l'entendre sur la révolution en cours dans la typographie à l'échelle mondiale, par exemple avec les nouvelles technologies qui bouleversent les habitudes d'impression. En cinq siècles, entre Gutenberg et la Deuxième Guerre mondiale, les typographes européens ont inventé environ 11 000 styles de caractères. Au cours des cinq dernières années, chacune des grandes compagnies de design informatique du monde en a produit autant.

«Oui, peut-être, mais il y a beaucoup de cochonneries typographiques dans ce nouveau lot: il faudrait en jeter les trois quarts», juge M. Peignot. Le savant s'active depuis deux bonnes décennies à coups de livres, d'expositions, de conférences ou de commissions d'étude pour avertir des dangers qui se manifestent avec cette explosion. «Le monde a mis en branle une machine qui s'emballa, ajoute-t-il. Les possibilités de la machine informatique sont formidables, mais il faut les diriger. Elle ne va pas penser à notre place. Il faut que l'intelligence et la générosité priment.»

Chargé de mission par le ministère de la Culture de France au cours des dernières années, en 1985 et 1993, il a même rédigé un rapport qui porte son nom sur ce qu'on pourrait appeler la crise de la typographie et de l'écriture.

M. Peignot a d'abord pointé l'urgence du sauvetage du plomb, partie intégrante du patrimoine national français. Un atelier a été créé pour digitaliser ce trésor, c'est-à-dire pour le transférer sur un support informatique sans que la qualité graphique des caractères ait à en souffrir. «La France a pris énormément de retard dans ce domaine, ajoute le chargé de mission. Nous sommes maintenant à la merci des grandes sociétés informatiques américaines pour ce qui est du dessin des caractères et de la gestion typographique. Nos logiciels sont quasi inexistant.»

Le rapport Peignot a aussi souligné l'importance de développer l'enseignement de l'écriture, dans tous les sens du terme, à tous les niveaux scolaires. «Il faut par exemple apprendre aux instituteurs à enseigner l'écriture, dit le chargé de mission. Cette tradition se perd et on court vers la catastrophe. Il faudra aussi apprendre l'histoire de l'écriture aux jeunes, parce qu'elle traverse l'histoire du monde. Il y a là une masse de savoirs millénaires qui nous a forgés et qu'on n'enseigne pas. (...) «Vous savez, quand on soulève une pierre dans une forêt, ça grouille. C'est la même chose pour l'écriture. Quand on en parle, on arrive à parler de l'histoire de l'humanité.»

Signe, signifiant, signifié

Lui-même a donc passé un doctorat d'État, à la Sorbonne, en 1985, sur le sujet de la calligraphie latine. En vérité, sa réflexion savante sur la typographie a commencé presque par hasard, au détour d'une conversation quasi anodine avec l'éditeur Christian Bourgois, au milieu des années soixante. «J'avais publié des romans, il m'a souligné que je devrais mélanger mon amour de l'écriture et de l'imprimerie», explique M. Peignot.

Comme il allait participer à un séminaire à l'Université Harvard, aux États-Unis, en 1965, Jérôme Peignot a fouillé l'exceptionnelle bibliothèque de cette institution pour en tirer son premier livre dans cette veine, intitulé *De l'écriture à la typographie*, finalement publié chez Gallimard en 1967.

Les conclusions de l'essai continuent d'alimenter ses réflexions, par exemple l'idée selon laquelle la typographie est le vêtement dont notre pensée est revêtue. «Jusqu'alors, on voulait mettre de côté la typographie, comme une affaire de spécialistes des lettres en fonte ou je ne sais quoi, explique M. Peignot. J'ai souligné qu'il n'y a pas d'un côté la typographie et, d'un autre, la pensée. On ne peut pas séparer le véhicule et le message. Signe, signifiant et signifié forment un tout indissociable.»

Cette proposition à la mode structuraliste est devenue le fil rouge qui a orienté une large part de ses activités subséquentes. «Je suis devenu une sorte de commis-voyageur de cette idée, dit à la blague M. Peignot. On me réclamait un peu partout pour en parler.» D'autres éditeurs lui ont ensuite commandé des ouvrages pour approfondir le sujet, par exemple *Du Calligramme* (Éd. du Chêne, 1978) ou *Du Chiffre* (Éd. Jacques Damase, 1982). Il a aussi pondu une cinquantaine d'articles savants sur le sujet.

M. Peignot a profité de son premier passage dans la métropole pour lancer officiellement son dernier livre, intitulé *Typoésie* (Imprimerie nationale Éditions), avec lequel il pousse encore plus loin la réflexion. L'auteur a forgé le très joli néologisme «typoésie» pour décrire ces oeuvres littéraires ou plastiques où la forme et le fond s'unissent radicalement. Pour lui, c'est un genre poétique à part entière, et il en fournit tout un florilège dans son ouvrage, tiré des traditions allemandes, italiennes, américaines ou brésiliennes, aussi bien de typoèmes des chiffres que des nombres, aussi bien des typoèmes de peintres que de musiciens.

On y découvre des oeuvres fascinantes, comme celles de Dotremont, Roubaud, Crombie ou de Peignot lui-même, où le visible et le lisible se fusionnent. Il n'est plus question d'art graphique ou de poésie, mais de l'un et de l'autre, en même temps, bref, de typoésie. «J'espère que le mot aura une certaine fortune, dit M. Peignot. C'est un peu un mot valise à la James Joyce. On y retrouve la même obsession pour la symbiose du signe et du sens.»

La typoésie permet aussi d'approcher au plus serré cette «écriture absolue», dont rêve M. Peignot, où fusionneraient en parfaite harmonie les mots, l'image et la musique. Alors, l'éthique et l'esthétique ne feraient plus qu'un. «C'est mon absolu à moi, si l'on veut, confie-t-il. Chacun a le sien. Mais vous savez, il n'y a pas d'un côté l'écriture, de l'autre, le monde. L'écriture est un engagement concret dans le monde.»

Issu de la crème du prolétariat

Jérôme Peignot dit de lui-même qu'il est «né dans le plomb». C'est qu'il descend d'une célèbre lignée de fondeurs de caractères d'imprimerie qui, depuis Balzac, a donné à la typographie française ses plus belles réalisations. Une de ses aïeules, Mme de Berny, vécut avec Balzac à partir de 1822, l'introduisit dans la grande société parisienne et l'aida matériellement, notamment en finançant pour lui une entreprise d'imprimerie, avec laquelle il put réaliser son rêve d'éditer et d'imprimer lui-même ses oeuvres.

Son aventure dans l'imprimerie a été plutôt malheureuse financièrement. Conjugué aux dépenses inconsidérées, cet échec a même en partie forcé Balzac à se consacrer entièrement à l'écriture. Mais la fonderie de caractères d'imprimerie que le romancier avait créée a survécu à ses déboires financiers. Cette fonderie a eu sa vie propre, s'est peu à peu mêlée à d'autres entreprises, jusqu'à ce qu'elle devienne la Fonderie de Berny-Peignot. «Certains prétendent même que Balzac serait mon arrière-arrière-grand-père, dit Jérôme Peignot. Mais au moins cinq étages de générations nous séparent et il n'y a rien de certain.»

Une chose est cependant sûre: les Peignot sont de grands typographes, et même des géants du genre. Les mots de Paul Valéry gravés au fronton du Trocadéro de Paris sont en caractères Peignot, une onciale dessinée par l'artiste Cassandre, à la demande de Charles Peignot, le père de Jérôme, pour l'exposition Universelle de 1937. «Les typographes sont considérés comme la crème du prolétariat, note Jérôme Peignot. Ce sont des intellectuels en fait, des gens qui manipulent le langage, une arme dangereuse. Depuis Gutenberg, ils sont à l'avant-garde des luttes sociales, pour la liberté d'expression notamment.»

Ce qui n'est pas toujours le cas, comme l'a malheureusement aussi prouvé Charles Peignot qui a collaboré avec les Allemands pendant la guerre en imprimant leurs textes. Les deux Peignot se sont aussi entraînés devant les tribunaux parce que le fils voulait éditer les oeuvres érotiques et politiques de sa tante Laure (Colette Peignot), compagne du philosophe George Bataille, qu'il appelle «ma mère diagonale». Le père et d'autres membres de la famille Peignot ne voyaient dans ces papiers posthumes qu'un salmigondis scandaleux. L'ouvrage est finalement paru en 1972 sous le titre *Les Écrits de Laure*, avec une préface de Jérôme Peignot. Il a été maintes fois réédité depuis.

«En somme, mon père était un homme de droite et moi, je suis un socialiste de gauche, dit Jérôme Peignot. En me rapprochant de ma tante, son contraire, j'ai pu m'éloigner de lui.» Il est d'ailleurs demeuré fidèle à ses convictions démocratiques de gauche. L'an dernier, il a publié *Un printemps à Pékin* (Calmann-Lévy), un curieux roman, extrêmement dépouillé et en même temps profondément engagé, sur les événements de la place Tiananmen.

Jérôme Peignot, qui est né en 1926, a appris le métier de typographe et l'a exercé dans diverses entreprises, par exemple au service de fabrication des Éditions Dunot, en 1949.

Puis, dans les années cinquante, il est passé du côté de la rédaction. Il a travaillé une dizaine d'années comme journaliste pour la Sélection du Reader's Digest, où il a organisé une «fantastique grève». Il a d'ailleurs publié un roman sur cette aventure, *Grandeur et misère d'un employé de bureau*, paru chez Gallimard en 1965.

Il a ensuite travaillé comme critique d'art, critique littéraire et chroniqueur ou animateur à la radio. Depuis quelques années, il enseigne à l'université et se concentre sur ses activités d'auteur, le plus souvent en écrivant sur des sujets directement reliés à l'écriture elle-même. Depuis *Jérômiades I*, publié au Seuil en 1957, Jérôme Peignot a écrit plus de vingt livres. Le tout dernier, *Typoésie*, paru chez Imprimerie nationale Éditions, a été lancé à Montréal le mois dernier. «Finalement, moi aussi je vends des caractères, conclut-il. Mais sous une autre forme que mes aïeux: moi, je vends des caractères imprimés, des textes littéraires ou poétiques.»